

## Homage à Fanny Colonna

Luc Boltanski, EHESS/Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux

D'autres sauront mieux que moi parler du travail considérable d'anthropologue et de sociologue que Fanny Colonna a consacré au Maghreb, puis à l'Égypte, ce dont témoigne une dizaine d'ouvrages et de très nombreux articles.

Je mettrai seulement l'accent sur le dernier des livres qu'elle a publiés, paru en 2010 aux éditions Sindbad, *Le meunier, les moines et le bandit*, qui est sous-titré « récits ». Oui, c'est bien de récits dont il s'agit, d'abord le récit d'une vie, celle du meunier, et, à travers elle, celui du destin de la Kabylie, mais aussi le récit de la passionnante enquête qui a permis à Fanny Colonna de reconstituer cette vie.

Or c'est dans ces « récits », où se mêlent l'histoire d'un homme et l'histoire d'une enquête, que l'on trouve à son plus haut niveau de concentration ce qui faisait la science, l'art et la personne même de Fanny Colonna. Comme si elle avait voulu rassembler dans ce livre tout ce qu'elle aimait et, en premier lieu, son travail d'anthropologue et les Aurès où elle le menait, et aussi tout ce qu'elle était, et d'abord un être hybride, comme le personnage principal des récits, Jean-Baptiste Capeletti, un européen des Aures – ou, comme on disait, un pied noir - marié ou remarié avec une femme des tribus, entre deux identités, deux appartenances et aussi deux religions, aussi à l'aise avec le hors la loi, chef d'une bande d'insoumis, qu'avec les moines, qui ne rechignaient d'ailleurs pas, à l'occasion, à protéger le bandit.

Insoumise, Fanny Colonna l'a toujours été, à ses risques et périls. Face au pouvoir du Gouvernement Général et de celui qui alors le dirigeait, le socialiste Robert Lacoste qui, en coordination avec le général Massu, avait mené la bataille d'Alger, elle a fait partie d'un petit groupe de pieds noirs, souvent liés au parti communiste ou au catholicisme de gauche, qui prennent le parti de la dissidence. C'est dans l'Alger de cette période, juste après la terrible bataille d'Alger qui avait abouti à quasiment éliminer le FLN de la Casbah, que Fanny Colonna fait la rencontre de Pierre Bourdieu, alors à peine démobilisé et qui avait choisi d'enseigner quelques années à l'Université d'Alger de façon à poursuivre ses recherches sur la Kabylie. Des recherches qui comptent parmi ses travaux les plus riches et les plus notables au cours desquels il engendre certains des principaux concepts qui allaient nourrir les enquêtes à venir, comme celui de pratique ou celui d'habitus. Fanny Colonna y rencontre d'Abdelmalek Sayad, sans qui ces recherches pionnières n'auraient pu être menées dans les circonstances difficiles de la guerre, et qui, menacé de mort par l'OAS, arrivera à Paris en 1960 où, jeune étudiant proche de Bourdieu, que j'avais connu par l'intermédiaire de mon frère mobilisé comme lui, je fis à mon tour la connaissance de ce cher et tant regretté ami de ma jeunesse.

Insoumise, Fanny Colonna fit, après la guerre, partie du petit nombre des pieds noirs qui adoptèrent la double nationalité, Française et Algérienne, partageant son temps entre Alger, où elle joua un rôle central dans le développement d'une sociologie universitaire algérienne et Paris où elle intégra le Centre de Sociologie Européenne que Pierre Bourdieu venait de fonder à l'École Pratique des hautes Études

avec le soutien de Raymond Aron, deux personnalités bien différentes, - c'est le moins qu'on puisse dire – mais que leur commune hostilité à la guerre d'Algérie avait rapproché.

Mais, il faut bien dire que, tout en restant intellectuellement et affectivement très proche de Pierre Bourdieu, elle demeura dans notre petit cercle une insoumise, refusant de se lier entièrement à un projet intellectuel qu'elle admirait, mais qui simplement n'était pas le sien. Dans le petit monde difficile de l'université en général et de la sociologie en particulier elle continua à tracer son chemin personnel, son chemin d'avant-garde, un peu comme le faisait alors une autre anthropologue du Maghreb, elle aussi, comme l'était Bourdieu, génialement novatrice, et qui fut également la compagne de route et l'amie de Fanny Colonna, Jeanne Favret-Saada. Mais, pour Fanny Colonna, les exigences de l'amitié allaient toujours de paire avec celles de la vérité et de l'authenticité, si bien que son amitié était toujours critique et souvent polémique. Et je crois que c'est seulement avec notre cher ami commun Alain Desrosières, que je lui ai connue une amitié pacifiée - mais il faut bien dire qu'il était difficile de rentrer en conflit avec un ami tel que lui tant il était ouvert, tolérant et, comme l'était Fanny Colonna elle-même, infiniment discutaillieur n'aimant rien tant que la bagarre avec des mots.

Ce devoir d'insoumission, Fanny Colonna l'a poursuivi dans le groupe que j'ai créé en 1984, Le Groupe de Sociologie Politique et Morale, avec notamment, Michael Pollak, Laurent Thévenot et Élisabeth Claverie, groupe qui avait accueilli en son sein des anciens du Centre de Sociologie Européenne et de nouveaux arrivants désireux de prolonger le projet de la sociologie critique bourdieusienne dans le sens d'une plus grande attention aux disputes, dans leurs dimensions les plus quotidiennes et aux critiques ou aux justifications que les acteurs développent dans le cours de ces disputes. Dire que Fanny Colonna a su maintenir dans ce nouveau et fragile petit groupe ses capacités d'insoumission, ce n'est pas peu dire. Nos principaux terrains étaient situés en France et même, il faut bien le dire, à Paris ou dans son voisinage. Or Fanny Colonna était habitée par la volonté tenace de poursuivre le développement d'une sociologie du Maghreb, avec des maghrébins, et cela même après que la guerre civile, qui déchirait de nouveau son pays, l'eut obligée à quitter Alger où elle était de nouveau menacée, cette fois-là non en fonction de ses convictions et de ses actions anticolonialistes mais en fonction de ses convictions et de ses actions féministes.

Ayant lu les premiers travaux de notre petit groupe et, particulièrement, *De la justification* que je venais de publier avec Laurent Thévenot, elle me déclara un jour qu'au fond, notre sociologie, ne valait que – je reprends ses termes – « dans les limites du périphérique ». Une critique qui d'abord m'a fait mal, mais que je n'ai jamais oubliée et qui a joué pour moi un grand rôle, m'incitant par la suite, sinon vraiment à délocaliser mes terrains, ce qui m'aurait été difficile notamment faute de moyens, mais au moins à modifier mon cadre de recherche et d'enseignement de façon à tenter de le rendre plus ouvert à des processus dépassant largement les limites du périphérique, comme, par exemple, les changements du capitalisme contemporain.

Comme c'est le cas pour tous les grands chercheurs, on attendait toujours qu'un nouvel article, un nouveau livre de Fanny Colonna vienne déranger notre train-train intellectuel. La mort est toujours idiote. Mais cette idiotie congénitale ne se dévoile jamais aussi bien que lorsqu'elle vient interrompre

une œuvre qui était toujours en train de se faire, en progrès, *in progress*, comme disent les anglo-saxons. Il nous reste à veiller sur cette œuvre, comme Fanny Colonna l'a fait elle-même pour d'éminents prédécesseurs, comme Émile Masqueray ou Thérèse Rivière dont elle a réédité et commenté les travaux. Elle n'est plus parmi nous, mais il faut que la fécondité de cette œuvre puisse continuer à solliciter et à inspirer de nombreux jeunes chercheurs des deux côtés de la Méditerranée.